



**ON BOIRA DU SILENCE  
AIAD**

Roman

## Une plage de ciel bleu

C'était une plage de ciel bleu. La lumière, la chaleur de la Bretagne. Je vous assure. Un lieu magique. J'y avais découvert, à quinze ans, les filles en maillot de bain. Donc l'amour. Les hommes qui se défiaient, à qui aurait le plus de carrés sur ses abdos. A qui sauterait le plus haut lors des matchs de volley-ball ; à qui aurait le plus transpiré, toute l'année, pour impressionner la plus belle fille de la plage et lui faire dire : « c'est lui ».

L'émulation et la beauté des femmes. Il n'en fallait pas plus, pour faire de cette plage de ciel bleu, chaque année, la priorité de mon existence. L'émulation m'imposait de ne jamais me satisfaire. De toujours faire des efforts. Pendant un an, d'aller de l'avant. La récompense serait la reconnaissance de toutes ces femmes, et peut-être, pourquoi pas, de la plus belle de la plage.

Bon, au final, c'était surtout les mères de famille qui fantasmaient sur moi... Oui, il fallait me rendre à l'évidence. Je ne sautais pas le plus haut lors des matchs de volley-ball. Je n'étais pas le plus charismatique. Le plus grand. Mais ma silhouette affinée était suffisante pour troubler le regard de ces

femmes, dès leur arrivée au club Mickey, où j'étais moniteur.

Elles me demandaient si je faisais de la gymnastique ou de la natation. Si je serais libre certains soirs pour garder leurs enfants. Elles me disaient qu'elles seraient aussi là, à la maison, et qu'en général leurs enfants se couchaient tôt. Je déclinais finalement leur proposition. Plus tard, je regretterais cette décision. J'aurais pu écrire un livre sur les cougars avant même que Demi Moore n'arrête le Bruce Willis.

Veyrnac. Les femmes. L'émulation. Tout le piment de ma vie. Un piment auquel j'allais à nouveau goûter. Oui, j'y allais. Je repartais. Veyrnac... Cela faisait dix ans que je ne t'avais pas vu, alors qu'on s'était vu, tous les étés, pendant vingt ans. Dix ans d'absence. Je me demandais si tu avais changé. Si j'allais être déçu. Si j'allais retrouver les gens qui m'avaient marqué, notamment Antoine, mon père spirituel, à Veyrnac, le responsable du club Mickey. (On a les pères spirituels qu'on peut).

Antoine, les mères de famille, la plus belle fille de la plage. La mer. Le sable. J'avais hâte de retrouver tout ça. Pourquoi avais-je tant attendu ? En moi, je

savais. Etait-ce pour m'approcher de Veyrnac ou m'éloigner d'autres choses ? Allais-je vraiment tout leur dire ?

## Km 0

J'étais parti. Cinq heures de route m'attendaient. Je repensais que mon père avait trouvé un moyen imparable pour nous occuper pendant cinq heures. Pendant une demi-heure, c'était la face A de la K7 de Cat Stevens. La demi-heure suivante, c'était la face B de la K7 de Cat Stevens. Puis à nouveau, la face A de la K7 de Cat Stevens. Et A chassait B. Et B chassait A. Et Cat Stevens se faufilait, entre mon frère et moi, tout au long du voyage, sur la plage arrière. Déjà qu'il n'y avait pas beaucoup de places...

Cat Stevens... J'étais parti depuis dix minutes, et qui était assis à côté de moi ? Je vous le donne dans le mille : Cat Stevens. *Lady d'Arbanville*. *Wild World*. *Father & Son*. Les chansons se succédaient. Au contraire des voitures, sur la route. J'étais parti à six heures, aussi. Eviter la foule, une autre influence de mon père. Cet homme voulait éviter la foule, mais avec moi. Ca voulait dire partir en vacances à six heures, mais avec moi. Faire les courses à sept heures, mais avec moi. Bricoler à huit heures, mais avec moi. Je vivais donc une vie avec lui, mais sans moi, (étant donné le niveau de sommeil et de récupération).

8h30. Les samedis, nous étions de retour des courses. Un quatrième café coulait dans sa tasse, à tout juste neuf heures du matin. Et je me disais que cet homme était vraiment un grand malade.

Et pourtant, au final, j'étais moi-même devenu un grand malade. Entre-temps, j'avais compris. Grâce à lui et ses courses à Auchan, le samedi matin, j'avais pris l'habitude de me lever tôt. D'avoir des journées de 36 heures. De faire un maximum de choses. De ne pas avoir de regrets. Et surtout... D'être fier de moi. Pourquoi tu ne m'as pas réveillé à quatre heures du matin, finalement, papa ?

Mon père. Mon meilleur ennemi. Federer avait Nadal. Prost avait Senna. Ali avait Frazier. Moi j'avais mon père. L'homme que l'on sent tout le temps dans son dos, l'obsession qui même en son absence, nous incite à scruter l'horizon, dans toutes les directions, pour lui demander « t'es où ? ». Je sentais sa présence, en permanence, dans mon dos. Alors qu'il travaillait dans son bureau, ou dans son jardin, ou dans cuisine, ou dans son garage. Un hyperactif clinique qui, même la nuit, devait poncer les murs de sa chambre ou changer la moquette. Un hyperactif qui me laissait libre, sauf un soir, mais un soir qui vous faisait penser tous les soirs à ce soir, vu

comment mes bulletins étaient analysés comme des diamants au microscope :

(Accent ouzbek) « Vas-y, montre-moi la marchandise. »

Je lui tends une enveloppe. Il l'ouvre. Il déplie la lettre contenue dans l'enveloppe. Et commence à l'analyser.

(Accent ouzbek) « Français... Treize carats ? »

Il me regarde. Ce n'est pas assez. Je le sais. Je devrais me justifier. Lui parler de l'*Assommoir* de Zola. Titre très bien choisi, après trente pages, déjà je n'en pouvais plus, bravo à l'éditeur. Mais je ne dis rien. J'encaisse. La discussion n'est de toute façon pas dans son mode de fonctionnement. Il ne fait pas confiance à ses oreilles. Il fait confiance à ses yeux. Je me tais. Je pourrais envoyer des mots dans les airs, comme on envoie des bouteilles à la mer, mais je soupçonne son esprit d'aller rarement à la plage. Il est concret. Besogneux. Les yeux. Les faits. Cela tombe bien, je sais que les matières suivantes vont brosser Saint Thomas dans le sens des cils :

(Accent ouzbek) « Histoire... Seize carats. Biologie... Seize carats. Sport... Dix-huit

carats. Mathématiques... Vingt carats. Très bien Mathématiques !!! Bon. C'est bien. Mais je veux même marchandise, trimestre prochain ! D'accord ? »  
« Par contre, j'aurai peut-être pas autant de carats en mathématiques... »

(Regard noir).

« Je vais me débrouiller, je vais me débrouiller. J'ai dit une bêtise, je vais me débrouiller. »

J'avais la pression. D'où l'impression, d'avoir en permanence dans mes rétroviseurs cet homme qui avait décidé que dormir était pour les autres. Fléchir pour les lâches. Se plaindre : une vaste plaisanterie. Et ne pas exploiter 100% de son potentiel, une excuse suffisante pour vous envoyer au goulag. 99% des gens se laissait doubler par cet homme. Ces contestataires en puissance voulaient dormir dix heures par nuit et parfois même s'octroyer des siestes de trente minutes. Goulag !

Ils voulaient profiter de la vie. Tout le monde le comprenait. Tout le monde sauf une personne. Mon père. Jeune, moi-même, j'avais été, au début fatigué par le rythme de vie imposé par mon Ayrton Senna. Mais très vite, j'y avais pris goût. Il fallait voir, à l'école, comment les filles me regardaient, troublées par toute mon exigence. Les filles, pas les jeunes de



mon âge, bien sûr. Elles, l'exemplarité, ça leur rappelle leur père, aussi drôles que leur costume gris et leur petite mallette, qu'ils baladent sur le quai de la gare, à sept heures, le matin, pour aller sourire bêtement à leur patron toute la journée. Non, elles veulent du sauvage, des sensations, un homme vif comme le guépard. On leur demande d'obéir depuis qu'elles ont trois ans. Elles veulent arrêter d'obéir. Elles veulent être libres comme la mouette, autonomes comme le goéland argenté. Croire que rien n'est important, elles qui ont toujours peur des conséquences de tout. Elles veulent se sentir fortes, invulnérables, protégées dans deux bras musclés, qui dépassent d'un débardeur. Elles veulent la liberté. Sentir le vent dans leurs cheveux, quand leurs chevaliers les emportent, loin de la société, loin des conventions, au volant de leur scooter. Elles veulent fuir les apparences. Etre elles-mêmes, dans toute leur tendresse, toute leur violence. Nous esquiver, nous dédaigner comme la panthère. Puis se blottir contre nous, nous récompenser comme le chaton. Elles veulent être brutes. Majestueuses. Naturelles. Authentiques comme un arbre. Mais, au fond, elles sont déjà prisonnières des apparences. De ce manteau à la mode, qu'il faut acheter. Un manteau justifié à lui seul par son prix, vu que les parents vont devoir

vendre la maison et habiter dehors pour pouvoir leur offrir. Comme ce jean, où chaque trou imprimé dans le tissu est un trou découpé sur le compte en banque de la famille. Mais le prix à payer est nécessaire pour briller. Leur seul objectif désormais : la lumière, l'éclat. Etre un soleil, et que les hommes tournent autour. La beauté dirige le monde. Elles l'ont parfaitement compris. Nous sommes des navires dans un océan d'absurdité, et nous cherchons un phare pour nous conduire dans l'existence. Un visage, un sourire, une paire de jambes, de seins, parfaitement agencé dans un manteau à dormir dehors, et un jean troué, en autant d'ouvertures que de signes extérieures de richesses.

Elles sont dépendantes de ce désir de plaire. Nous sommes dépendants du plaisir de les regarder. Nous les entretenons ainsi dans leur tendance à s'entretenir. Allant même jusqu'à les entretenir pour qu'elles s'entretiennent. Pour pouvoir d'ailleurs, tous les soirs, s'entretenir avec elles. Nous leur donnons les armes, pour qu'elles nous désarment, à grand renfort de décolletés, de minijupes, de courbes encore plus travaillées que l'épingle de la Rascasse au Grand Prix de Monaco. Nous voulons nous offrir le plus incroyable des circuits. Savoir, que ce soir, nous

allons manœuvrer dans les virages les plus fous. Accélérer dans une ligne droit, avec le frisson que la vitesse nous fera peut-être quitter terre, la vie suspendue à la résistance d'un cœur dont le choix d'abandonner ou de continuer, sera accueilli avec la même bienveillance. Le temps s'arrête au contact de la beauté. Si la beauté perdurait, nous éviterions de penser à ce fameux jour où il faudra rendre notre âme, nos yeux, nos dents, toutes ces choses qu'on nous reprend après nous les avoir données et qui nous donnent envie de crier à l'injustice. Et nous crierons à l'injustice. Nous y penserons, même si nous utiliserons la spiritualité pour nous conduire au détachement. La beauté ne nous éloigne pas de l'idée de la mort, toute une vie. Car la beauté ne dure pas, toute une vie. Les mères de famille, sur la plage, me l'ont raconté. Pas leur bouche, expressément, qui se serait livré, dans un moment rare de complicité, elle, s'élançant, légèrement, dans une balançoire, moi, les écoutant, assis, sur un ballon sauteur. Non, leur bouche ne disait rien, mais leur topless, à quarante-cinq ans, me confiait tout. Nue, la réalité a du mal à garder ses secrets. La beauté est éphémère m'assuraient, sans fermeté, leur seins nus. Leurs fesses rebondirent sur ces paroles, comme elles purent, me lançant laconiquement, comme s'il était

déjà trop tard pour elles : « il faut couvrir, protéger la beauté ». Il faut couvrir, protéger la beauté. Une obsession pour elles. Une obsession pour nous. Protéger, dans le confort, l'intensité de l'éclat, comme le Petit Prince<sup>1</sup> maintenait sa rose, à l'abri du vent, sous un globe, sauf que nos roses, pour préserver leur beauté, envisageaient plus un deux pièces avec baignoire, en plein cœur de Paris, qu'une simple cloche en verre. Et Paris était bien, mais les Maldives, en hiver, était mieux.

Le confort a un prix, demande des ressources, de s'intégrer et s'élever au plus haut dans le système social. D'en accepter les codes. De vivre pour le travail. La vie réduite toute la journée, aux mêmes trains, aux mêmes métros, aux mêmes bureaux, aux mêmes visages, aux mêmes pauses-café où ne pas avoir suivi le dernier match de football, la météo ou les informations la veille, vous dote d'une qualité d'écoute remarquable. Si la parole est d'argent et le silence est d'or, vos collègues vous distribuent l'argent, et vous les couvrez d'or. Conversations d'un vide, à transformer les salles de pause en cathédrales. Ne plus avoir de vie, de passion, incite à alimenter les discussions d'actualités, de scandales, de polémiques,

---

<sup>1</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Editions GALLIMARD

à commenter les actions des autres, de préférence négativement, pour se conforter que l'inertie est préférable à la montée, puis la chute. Escalader ses rêves ? Non, moi je m'installe dans mon ennui. Tu veux venir ?

Nous sommes prêts à beaucoup pour l'argent, le confort : à perdre notre beauté, pour en attirer une autre, et briller, par le reflet de son éclat, sur notre estime. Ce sacrifice, ce conformisme social pour assurer le deux pièces avec baignoire, et en hiver les Maldives, sera demain celui de leur mari. Aujourd'hui, le rôle était assuré par leur père, ces rigolos, mallette à la main, à sept heures du matin, sur le quai de la gare de leur banlieue. Elles pouvaient laisser ainsi totalement la passion s'exprimer, et s'offrir le frisson d'essayer de dompter cet homme rebelle qui refusait l'autorité du directeur, l'autorité des professeurs, l'autorité des parents, des savons et des douches, quand moi, au premier rang, je levais la main, studieux, pour répondre aux questions.

Cette exemplarité ne troublait aucunement mes camarades, mais pour mes professeurs, j'étais le 5<sup>ème</sup> Beatles, la réincarnation de Mike Brandt. François Valéry sans les cheveux. Un tombeur. Une icône. Une légende. Elles ne pouvaient rien montrer du fait de

l'autorité imposée par leur fonction. Mais quand elles me remettaient mon dernier devoir, sur lequel, elles avaient installé, un 1 et un 8, qui posaient fièrement, en haut de la feuille, comme deux frères, l'un contre l'autre, sur une photo de famille. Dans ces moments-là, la lumière que je voyais scintiller dans leurs yeux m'avouaient, que si les conventions n'étaient pas à ce point restrictives, elles auraient voulu récompenser l'élève studieux, en lui offrant tout leur corps, en lieu et place de ce petit commentaire, appliqué, dans la marge, au stylo. Dans ces instants fugaces d'abandon, où elles laissaient tomber le masque, je lisais sur leur vrai visage comme un « merci ». « Merci d'offrir à mon existence, une légitimité, à travers ta réussite présente, ton succès à venir, quand tes camarades passent le plus clair de leur temps fixés sur le mollet de la voisine, ou à déclamer des traits d'esprit, moins empruntés à Montaigne, mais plus à Franck Dubosc ». Ces femmes me remerciaient de toute leur communication non verbale. Je souriais. J'existais. Je brillais dans leurs yeux. Tout comme je brillais, l'été, dans les yeux des mères de famille, sur la plage, pour qui juillet n'annonçait pas la fin de l'année scolaire, mais bien le début de la saison des amours.

Je ne pouvais plus me passer de cette estime que je voyais dans leurs yeux. J'avais compris que plus on était exigeant dans l'existence, plus on était admiré dans la vie. Et j'avais désormais une addiction pour cette admiration que je suscitais, cette étincelle que j'allumais dans leur esprit, qui brûlait dans leurs yeux. Le perfectionnisme ne me quitterait plus, comme une vérité instinctive, que je n'avais pas besoin de formuler. J'irais à fond. Toujours à fond. J'essaierais sans cesse de repousser les limites de ma machine, en essayant un minimum de me ménager, pour éviter les changements de pièce, la visite des mécaniciens à l'hôpital.

J'avais pris goût à l'effort, initié par mon père, chercheur de diamants brut sur bulletins de note. J'avais été conforté ensuite, par des enseignants, en classe préparatoire, qui nous disaient que voir des gens, était certes une activité tout à fait honorable, mais que rester seul, à réviser, deux ans, dans une chambre, avec pour seule compagnie féminine, des posters, était tout de même nettement mieux. Certains soirs, ma table couvert de livres, regardait mon mur couvert de femmes, et lui disait : « On échange ? ». Aucune réponse. Les horizons de volupté sont des

guides, seuls l'effort et le temps s'évertuent à transformer les désirs en promesse de succès.

Mon effort s'évertuait à me rapprocher des horizons. Suivant l'adage « on dormira, quand on sera mort », et encore ce laxisme post-mortem m'embêtait. Je continuais avec entêtement. J'étais à fond, en classe préparatoire. A fond en école de commerce. Toujours aucune visite des mécaniciens à l'hôpital. Merci à la jeunesse. Et puis, j'ai découvert le monde de l'entreprise. Ces tours où l'effort vous fait monter les échelons par l'escalier, quand le réseau, la ruse vous font monter par l'ascenseur. Je n'ai jamais eu autant de courbatures aux cuisses, pourtant j'avais arrêté le sport. Monde absurde, fait constamment d'intrigues, de rétention d'information, de double discours. Les gens chuchotent à la machine à café, dans le couloir, dans un coin d'open space et s'arrêtent soudainement de parler quand vous arrivez à côté d'eux. Ils projettent, conjecturent, conspirent, ils se croient dans *Games of Thrones*, alors qu'ils travaillent dans une SARL, ou au quinzième échelon d'un grand groupe, où tout le monde les aura oublié, et où personne ne les connaît, à part les dix personnes qui travaillent, tous les jours, avec eux. Monde épuisant, qui vous fait comprendre que la vieillesse



est un ennemi courtois, pour l'énergie, comparé à l'inhumanité de l'absurde. Qui vous bloque le matin dans un lit. Qui vous coince, la journée sur une chaise. Qui vous agite, toute la nuit, dans vos draps. L'énergie s'épuise. L'effort n'est plus récompensé. Ne plus avoir d'objectif, et pourtant savoir que seuls les efforts vous procurent la fierté et la force de vous tenir debout. Je voulais raconter ça à mon Ayrton Senna. Bien sûr, il était en train de jardiner. SOS hyperactif, bonjour. Je lui ai demandé s'il voulait que je revienne plus tard. Il m'a dit que plus tard, il devait repeindre le portail, puis nettoyer la voiture, qu'en bas, le chauffe-eau « déconnait », et qu'après, il devait terminer de répéter son saxo. J'ai souri. Il a cru que je me moquais de lui. Un peu. Mais je me disais surtout que ce brave homme n'abandonnait jamais. Même une fois dans le ciel, il mettra le réveil, pour tondre ses nuages et repeindre son auréole. Cet homme était son propre phare, sa propre lumière. C'était bien lui dont je devais m'inspirer pour accélérer toute ma vie et être fier de qui j'étais. Mon Ayrton, ne disparaîs jamais de mes rétros...

Il était 7h30 et Paris disparaissait derrière moi. 7h30... J'appelai mon père pour vérifier un point :

« Allo, papa ? »

« Salut Adrien... Désolé j'peux pas te parler, je suis sur la route là. »

« Laisse-moi deviner... Auchan ? »

« Oui, je suis direction Auchan là... Mais j'te rappelle, tout à l'heure, ça marche ? »

« Ca marche. Ca marche. A toute à l'heure. »

J'ai raccroché. J'ai souri. Sacré Ayrton. Distract, je me concentrais tout de même sur la route, avec Veyrnac pour horizon. Dix ans d'absence. Des images me revenaient, des souvenirs décousus. Quand soudain, mon téléphone sonna. J'ai regardé le nom affiché. C'était Cynthia. Cynthia...

**Dessin couverture** : Flavie Dony

**Titre de l'ouvrage** : « **On boira du silence** », *Fernand*, paroles de Jacques Brel, musique de Jacques Brel & Gérard Jouannest, © 1965 Editions Jacques Brel

**Editeur** : Sylvain Hatik  
Conflans-Sainte-Honorine  
Juillet 2018

© AIAD

ISBN : 979-10-90668-29-4

**[www.aiad.fr](http://www.aiad.fr)**